

ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ

Abonnement payable d'avance.

Canada—Excepté cité de Québec.....\$ 1.00
Cité de Québec et pays étrangers..... 1.50
Pour les Sociétaires de la Coopéra-
tive Fédérée de Québec et de la
Société des Jardiniers-Maraîchers... 75c

Tarif des annonces 15c. la ligne. Annonce
classifiée 25 mots, 50 sous par insertion,
plus un sou par mot additionnel au-dessus
de 25 mots; minimum, 50 sous.

Pour abonnements et annonces écrire au
"Bulletin de la Ferme", Limitée, 37, rue de
la Couronne, (Édifice Guillet) Québec.
Case postale 129.—Tél. 2-4297.

LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE TECHNIQUE HEBDOMADAIRE

Consacrée au Service des Cultivateurs de Progrès



ADMINISTRATION ET RÉDACTION
37, DE LA COURONNE,
QUÉBEC



ORGANE OFFICIEL DE LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC
de la Société des Jardiniers-Maraîchers et de la Société d'Industrie Laitière
de la Province de Québec.

RÉDACTION ET COLLABORATION

Cette revue est consacrée aux intérêts de
la ferme et du foyer rural.

Elle est rédigée par un comité de techni-
ciens et de praticiens agricoles, assistés
de collaborateurs occasionnels et de corres-
pondants de diverses institutions agricoles.
Toute collaboration est sujette au contrôle
du directeur.

La correspondance concernant la rédac-
tion doit être adressée au Directeur du
"Bulletin de la Ferme", Case postale 129,
Québec.

Volume XVI—Henri Gagnon, Président.

QUÉBEC, le 6 SEPTEMBRE 1928

Frs Fleury, Gérant.—Numéro 37

Pour que ça paye

Celui qui connaît bien un métier, qui pour l'apprendre a consacré des années de travail et d'étude, fait plus et mieux en moins de temps que celui qui n'en a que de vagues notions. Tout le monde admettra la justesse de cette proposition.

Ce qui est vrai de tous les métiers, l'est aussi de la terre.

Il ne suffit pas de cultiver, il faut savoir cultiver.

Les résultats obtenus par les agronomes le démontrent. Sur des fermes ordinaires, ils ont transformé des déficits en surplus.

Ce qu'ils ont fait, vous pouvez le faire, en suivant les mêmes méthodes.

Nous connaissons personnellement une terre de l'île d'Orléans qui a été transformée par celui qui en a hérité. Le grand-père et le père, vieux routiniers, ne réussirent à s'y maintenir qu'en s'endettant. Le fils, travailleur et plus débrouillard, adopta des méthodes de culture plus modernes, et en quelques années il payait les dettes, remodelait les bâtiments et mettait \$2,000 à la banque.

Pour mieux illustrer notre pensée, nous empruntons au Fr. A. Bissonnette une démonstration aussi limpide qu'éloquente. Faisons avec lui un petit calcul. Prenons une terre négligée. Supposons une dépense annuelle de \$16 par arpent de frais de culture. Le produit brut sera de \$24, soit \$8 de profit net. Cette même terre améliorée par une étude intelligente du sol, par un labourage plus profond, par la destruction des mauvaises herbes, par une répartition plus abondante des engrais, exigera \$40 de frais de culture, mais elle produira \$72, soit un surplus net de \$32. Si les frais sont augmentés encore, les bénéfices suivront la même marche ascendante.

Cependant il y a un rendement fixe qui ne se dépasse pas: quand la terre donne tout ce qu'elle peut donner. C'est ce point maximum que la science agrolologique permet d'atteindre et qui suffira à récompenser le travail du fermier.

Il y a bien peu de terres absolument mauvaises, qui ne valent point d'être cultivées. Tout dépend de la manière. Ce n'est pas la terre qui fait le cultivateur, mais bien le cultivateur qui fait la terre. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.

Le jour où nos fils sauront mieux cultiver, sauront tirer de leur bien tout ce qu'il peut donner, ce jour-là le problème de l'exode rural sera résolu: ils ne se laisseront plus éblouir par le mirage décevant des grandes villes, parce que gagnant davantage, ils pourront se permettre une vie plus aisée, des jouissances que l'on croit aujourd'hui nécessaires, mais que nos pères considéraient comme superflues.

C'est ce problème de la culture raisonnée qu'a étudié la Semaine Sociale, tenue à Saint-Hyacinthe. En appelant l'attention sur l'agriculture et la vie agricole, en exposant les données générales sur la culture, sur la protection des cultivateurs, sur les bienfaits liés à la vie des champs, cette semaine a jeté dans les intelligences une semence qui, espérons-le, portera racine et produira des fruits abondants.

L'agriculture rémunératrice

Dans un article ainsi intitulé, notre confrère le "Canada" démontre que l'agriculture est encore capable de nourrir son homme dans la province de Québec, à condition, bien entendu, que l'on sache cultiver avec intelligence et se tenir à l'écart du gaspillage et de la prodigalité. De cet article, nous reproduisons les réflexions suivantes:

"L'industrie agricole dans la province de Québec n'est pas aussi décourageante que certains le prétendent, si nous en jugeons par l'expérience d'un garçon de ferme polonais qui, en dix-sept mois, a réussi

Baptiste et le mouton

En voilà un qui détonne, s'écriera-t-on! Nous parler de Baptiste et de son mouton en septembre!

Pas du tout, je vous assure, ce n'est pas un écrit patriotique ni poétique que je vais faire, mais bel et bien un d'actualité et de nécessité.

Pour la masse des gens, ce n'est pas le moment de tondre les moutons, mais pour la plupart, c'est le temps de faire le mouton et de se laisser tondre.

Les vols de poules recommencent de plus bel et qu'est-ce qu'on fait chez le cultivateur pour l'enrayer? Rien.

Qu'est-ce qu'on dit quand on s'est fait voler? Que c'est la sixième fois en deux ans, et pour la sixième fois en deux ans on répète que le prochain est un homme mort!

D'autres, ceux qui soignent mal,—qui ont par conséquent des poules maigres—s'en sont fait voler quelques-unes seulement, alors ils trouvent cela drôle.

Et le téléphone, qui aurait pu être si utile durant la nuit pour donner l'alarme, n'arrête pas le lendemain. On se raconte l'événement et ceux qui n'ont pas été visités taquinent les victimes qui prennent d'ailleurs fort bien cela.

Qu'y aurait-il à faire pour y remédier?

Je dois ici remercier monsieur le Ministre de l'agriculture qui a bien voulu nous aider si efficacement en se chargeant des frais de la cause. Quant à la sûreté provinciale, je n'ai que des félicitations à lui faire: A chaque fois que demande a été faite, de l'aide nous a été envoyée et les plus fins limiers ont été dépêchés sur les lieux.

Monsieur le ministre s'occupant avec intérêt de la chose, la sûreté y déployant son zèle, le fléau devrait arrêter instantanément. Non. Le fléau va continuer encore, car ce qui manque, c'est l'aide et la coopération du cultivateur. Quant ce dernier aura compris qu'il doit être de la partie activement, qu'il doit avertir son agronome ou l'inspecteur avicole, s'il y en a un près de chez lui, qu'il doit avertir ses voisins, qu'il doit essayer de prendre quelques signalements des maraudeurs, alors seulement le fléau sera enrayé.

Puisque malheureusement le mouton nous est échu comme emblème, admirons-le le 24 de juin; mais en autre temps, mangeons du lion, s'il le faut, et protégeons-nous en même temps que nos voisins.

Jules Traverso.

à épargner une somme de \$500 et a reçu régulièrement, après entraînement, un salaire mensuel dépassant \$35.

Il n'y a pas encore si longtemps qu'un certain nombre considéraient comme une des principales causes de l'exode les difficultés que l'on disait exister dans notre industrie agricole.

Ces difficultés existaient-elles en réalité? Peut-être, mais il ne semble pas que c'était dans le sens que l'on indiquait. Il est vrai qu'au début il n'y avait pas de routes, que les méthodes modernes étaient moins connues et que la mécanique agricole n'était pas aussi développée, mais, même à cette époque, il arrivait souvent de constater, comme aujourd'hui d'ailleurs malgré le progrès, que des cultivateurs prospéraient tandis que d'autres se ruinaient. A quoi donc était dû cet état de choses que les politiciens attribuaient à une seule cause: le mauvais gouvernement?

De tous temps, dans la province de Québec, a existé une mentalité qui devrait être disparue depuis longtemps, mais qui a persisté dans trop de cas malgré les efforts en sens contraire. Bien des cultivateurs ont végété parce qu'ils manquaient d'ambition ou, pour parler plus clairement, parce qu'ils ne voulaient pas s'aider eux-mêmes. Inclins à se satisfaire de ce qui leur paraissait être suffisant, ils négligeaient trop ce qu'ils considéraient comme du superflu. Combien, s'inspirant de cette méthode de vie, ne cultivaient pendant l'été que tout juste le nécessaire pour subsister pendant l'hiver et se chauffer les pieds au poêle! Voilà ce qu'on appelait autrefois les difficultés de la vie agricole. Naturellement, l'argent se faisait rare, le coût de la vie augmentait et l'idée se propageait qu'il était impossible de gagner son pain sur la ferme".